N° 30. SAMEDI 12 MARS 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but : l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis. A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres.

SÉANCE DU SAMEDI 5 MARS. (SALLE DE LA RUE DE GRENELLE.)

ENSEIGNEMENT CENTRAL.

POLITIQUE.

INTRODUCTION.

MESSIEURS,

Lorsque nous nous présentâmes à vous pour commencer la généreuse mission qui nous avait été confiée et qui anime et remplit notre vie entière, nous dûmes nous attendre que notre langage ne serait pas d'abord compris ; que nos intentions seraient mal interprétées, et que notre entreprise, enfin, serait diversement qualifiée de ridicule ou de dangereuse, selon la diversité des préjugés et des antipathies qui luttent aujourd'hui au sein de la société.

Mais nous obéissions à une vive et profonde conviction. Au milieu d'un monde où chacun met sa gloire et son intérêt à poursuivre seul une profession toute personnelle, dont les succès ne profitent qu'à lui, où l'on ne cherche la sécurité, le bonheur, que dans la solitude de la famille et du foyer domestique, nous éprouvions, nous, une passion nouvelle. Nous avions soif de nous trouver face à face avec des hommes de notre époque, afin de leur communiquer les désirs, les sentimens nouveaux dignes d'enflammer leurs cœurs généreux, afin de leur proposer les nobles et belles actions qui nous semblaient réservées a la génération qui s'élève, et de chercher dans leur approbation, dans leur assentiment, dans leur association à nos efforts, de nouveaux témoignages, une nouvelle justification éclatante de la vérité de notre foi.

Nous vînmes à vous, n'ayant pour antécédens que des études semblables aux vôtres et une longue habitude de dévoûment aux idées libérales ; du reste, n'étant revêtus d'aucun de ces titres officiels qui entourent d'avance les chaires établies d'une soumission et de déférences con-

venues, bien certain que la difficulté de développer avec clarté et dans toute son étendue la loi morale nouvelle se compliquerait encore des dispositions défavorables, et confusément diverses, que chacun de vous devait nécessairement apporter à nos réunions. Mais nous acceptions ces obstacles comme une épreuve dont toute croyance nouvelle doit savoir triompher, et qui est même une des conditions du progrès de sa propagation. Nous ne doutâmes pas un moment qu'à force de zèle et de patience nous ne pussions parvenir à nous faire connaître pour ce que nous étions, et à transformer peu à peu les préventions de chacun, au point de faire désirer à tous de suivre avec calme les développemens successifs de notre enseignement, au point de vous intéresser à l'œuvre que nous avons entreprise.

Nous avons dû d'abord nous adresser aux sentimens de justice, de bonté, profondément enracinés dans vos cœurs, et préciser devant vous quelle forme ces sentimens devaient revêtir aujourd'hui pour sortir du vague et cesser d'être frappés d'impuissance et de stérilité. Nous avons présenté la révélation nouvelle, la loi morale de l'humanité pacifique, comme le type de justice, vers lequel vos plus généreuses sympathies ont été dirigées jusqu'à ce jour, bien que vous-mêmes vous n'en eussiez pas conscience.

En vous offrant le tableau de l'alliance future de toutes les familles et de tous les peuples; en décrivant largement l'ordre de l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, la division des travaux des beaux-arts, de la science et de l'industrie sur la surface du globe, et leur combinaison harmonieuse pour étendre progressivement les sympathies, les lumières et le bien-être matériel de toutes les classes de la société; en caractérisant à vos yeux quelle serait dans une pareille association l'étendue de l'autorité et de l'obéissance à tous les degrés de la hiérarchie, et comment elles auraient pour objet d'étendre la liberté des individus au lieu de la comprimer et de la restreindre; par tous ces développemens, enfin, nous avions pour but de vous faire reconnaître dans le nouveau précepte de morale que nous propagions un type de justice sociale au-delà duquel les vœux et les espérances les plus exaltés ne pouvaient rien entrevoir de mieux.

Que vous dussiez nous accuser d'utopie, nous en étions d'avance assurés; mais que nous importait le reproche d'utopie? Ce que nous voulions alors ce n'était pas de vous convaincre de la possibilité de réaliser *tout à coup* l'association pacifique de *toute* l'espèce humaine, nous voulions seulement d'abord vous signaler un but qui fût capable d'exciter vivement vos sympathies, nous voulions vous amener à dire :

« Un ordre social qui embrasserait l'espèce humaine et » qui aurait pour but l'exploitation et l'embellissement du » globe entier pour améliorer progressivement la condition » morale, intellectuelle et matérielle de tous les hommes » sans exception;

» Un ordre social qui aurait pour objet de diviser et de » combiner les travaux de tous, de mettre à portée de tous » l'éducation, la carrière et la retraite la plus en harmonie » avec les aptitudes, les inclinations de chacun;

» Un ordre social où les hommes étendraient les liens » sacrés de la famille à tous ceux vers lesquels ils se sentiraient portés par une commune ambition, une commune » sympathie, par qui ils se sentaient élevés ou qu'ils élèveraient eux-mêmes journellement dans la carrière qu'ils » poursuivent;

» Un ordre social où tous ceux qui portent un cœur d'artiste seraient fiers et heureux de s'associer pour étendre » les jouissances multipliées des beaux-arts à toutes les » classes de travailleurs, pour consacrer leur douce et puissante influence à l'amélioration des sympathies sociales, pour glorifier et exciter la puissance d'investigation » des savans, la force féconde et créatrice des industriels;

» Un ordre social, enfin, qui ne formerait de tous les » êtres humains qu'une immense hiérarchie, où la femme » serait relevée de sa subalternité et de son incapacité légale, où le mariage serait la consécration d'une même » inclination sociale aussi bien que d'une préférence individuelle, et où tous les couples harmonieusement unis » seraient classés selon leur capacité et rétribués en affection, en honneurs et en richesses selon leurs œuvres; un » pareil ordre social serait le type du bonheur pour les » hommes, ce serait le règne de la perfection sur la terre. »

Il nous suffisait d'abord, disons-nous, de transformer les idées vagues de bonté, de justice, d'humanité, que le christianisme a développées parmi les hommes, et de préciser nettement à vos yeux quelle bonté, quelle humanité, quelle justice particulière il serait désirable de voir pratiquer à tous les peuples, et de vous faire imaginer quels seraient les sentimens moraux, les gloires, les ambitions, les travaux, les plaisirs, le mouvement, la vie active et l'ordre hiérarchique de l'espèce humaine, si la guerre était balayée de la surface du globe, et si tous les hommes pouvaient se concerter pour augmenter en commun la production de tous les biens de la vie, au lieu de se livrer une lutte acharnée à qui forcera ses rivaux de produire et de jouir moins.

Nous n'avions pas à craindre, Messieurs, que ce tableau que nous vous présentions fut long-temps taxé par vous d'utopie. Nous ne cessions de vous prévenir qu'il était déployé devant vos yeux, non comme un modèle de proportions absolues que l'humanité dût calquer immédiatement, mais comme un type duquel sa destinée est de se rapprocher sans cesse; car le spectacle que présente le monde et les progrès accomplis déjà par l'humanité nous révèlent que la loi de Dieu est successive, et que le sentiment de perfection qu'il place dans le cœur des hommes n'est que l'instinct, la prévision de leurs progrès futurs dans l'association des familles et des peuples, dans l'accroissement des richesses, des lumières et des jouissances

morales, par les travaux mieux répartis et mieux rétribués des beaux-arts, de la science et de l'industrie. Nous étions ainsi conduits à chercher dans l'histoire la justification de nos vues d'avenir.

Nous devions, en effet, après avoir excité vos désirs pour l'ordre social que SAINT-SIMON a conçu, et vers lequel il a proclamé que le bonheur de l'espèce humaine était de marcher, nous devions appuyer cette découverte, cette révélation de preuves, en montrant comment jusqu'à ce jour les sociétés n'ont cessé de s'en rapprocher.

Nous avons donc cherché, au milieu du chaos des événemens humains, cette Providence temporelle que de Maistre crut avoir vainement trouvé, parce qu'aveuglé par le dogme chrétien, il la croyait hostile à la matière, à la femme, et à la grande majorité des hommes les plus arriérés. Nous l'avons cherchée, nous, pénétrés de cette nouvelle conviction religieuse, que la Providence divine, manifestée par la politique des peuples et les développemens successifs de l'association humaine, devait être favorable à l'amélioration morale, intellectuelle et physique du plus grand nombre, et nous l'avons trouvée. Nous avons observé avec admiration que toute l'histoire qui, jusqu'à ce jour, n'avait semblé qu'un amas confus de faits contradictoires, offrait au contraire un ordre merveilleux; que toute l'histoire n'était qu'un long déploiement harmonique, sur tous les points du globe, d'une seule volonté : *la décroissance constante de l'exploitation oppressive de l'homme par l'homme, l'extension du cercle de l'association, et les progrès continuels dans la découverte successive des diverses parties du globe, de ses propriétés, dans la multiplication des richesses créées par l'industrie humaine.* Nous avons vu les familles et les races dispersées des hommes, comme les membres destinés à ne former qu'un seul être, se chercher, s'unir successivement les uns aux autres, jusqu'à ce que le cœur eût enfin conscience de ce corps immense, de la vie, et fît circuler dans toutes ses parties un courage nouveau, qui hâtât son engendrement complet dans le sein de DIEU.

Alors votre intelligence éclairée par cette vue nouvelle du passé a été d'accord avec le désir que nous nous étions efforcés de vous inspirer pour l'avenir; les souvenirs que l'histoire vous avait transmis des grands faits accomplis par l'humanité jusqu'à ce jour justifiaient nos espérances, et vous pouviez comprendre ce que nous vous avions dit dès le début : que la religion Saint-Simonienne est en même temps une politique, c'est-à-dire que la morale révélée par notre maître embrasse les rapports de peuple à peuple, la vie sociale et publique des hommes.

Dès-lors nous pûmes donner à notre enseignement le caractère définitif qu'il devait revêtir, en pénétrant de plus en plus dans les sympathies, les opinions, les intérêts contemporains; en cherchant dans le présent quel pas précis les peuples européens, et la France en particulier, étaient appelés à faire dès aujourd'hui dans cette perfectibilité continue d'association, dont nous avions contemplé le terme dans l'avenir, dont nous avions montré le point de départ dans le passé, en suivant jusqu'à ce jour ses divers progrès successivement accomplis.

Après nous être adressés à vos sympathies et à votre raison, nous n'avions plus qu'à nous efforcer de déterminer votre activité à venir partager nos efforts.

C'est là le but unique de la marche que nous avons suivie. Désormais nous ne nous écarterons pas du terrain vivant de la religion et de la politique, qui sont pour nous un même fait envisagé sous deux faces différentes.

C'est au milieu de la division, de l'incertitude, de l'embarras croissant des divers partis qui composèrent la grande coalition libérale, que l'on sent le besoin d'une révélation religieuse, d'un haut enseignement moral, qui opère un nouveau classement des actions, tant publiques que privées, en bonnes et mauvaises. Ce classement, personne ne s'en occupe au dehors de nous, et c'est là l'œuvre immense que la religion Saint-Simonienne vient accomplir. Nous sommes les seuls qui pensions aujourd'hui que les vieux sentimens de moralité chrétienne ou libérale, *l'amour de l'égalité*, *la haine de l'oppression*, soient insuffisans au milieu des circonstances toutes nouvelles qui agitent les sociétés, et après les pas de géant qu'elles ont faits. Nous sommes les seuls qui puissions dire légitimement que le principe qui a renversé l'ancien régime, et sur lequel la société aujourd'hui croit pouvoir se constituer, ne peut que perpétuer la division et le désordre dans son sein; qu'il faut, après les événemens immenses qui ont brisé les derniers liens du catholicisme et de la féodalité, qu'un nouveau principe d'union, d'association, soit proclamé et embrassé avec enthousiasme par les hommes les plus dévoués à la destinée de la France et de l'Europe. Nous seuls pouvons le dire, car nous seuls avons conçu et prêchons infatigablement la religion des peuples, des classes et des individus qui les composent; la religion destinée à éteindre les haines nationales, les rivalités de partis, et la concurrence des professions, la religion de la vie sociale aussi bien que de la vie privée.

Tous nos efforts, nous le répétons, auront donc pour but de vous pénétrer de notre conviction religieuse, en vous faisant sentir la grandeur et la puissance de la morale Saint-Simonienne, par l'application journalière que nous ne cesserons d'en faire tant à la situation des partis et des classes, que la méfiance, l'envie et la colère divisent au sein de la société, qu'aux relations de jalousie et de haine existant entre les gouvernemens, et que ceux-ci entretiennent et perpétuent entre les diverses nations qui nous entourent, et aux graves et douloureux événemens dont cette lutte universelle menace l'Europe entière.

Nous continuerons dans cette séance les développemens qui vous ont été donnés dans notre précédente réu-

nion, en vous faisant sentir quelle influence la religion Saint-Simonienne est appelée à exercer sur les événemens qui se pressent et compliquent chaque jour le dédale de la politique routinière, et quelle transformation elle doit opérer invinciblement dans la direction des partis qui combattent, avec une égale stérilité, le pouvoir. Nous vous parlerons d'une époque récente et glorieuse, nous chercherons à réveiller pour un moment dans vos cœurs le souvenir d'une généreuse passion qui n'a plus, il faut en convenir, la chaleur et l'éclat qui en firent presqu'une religion il y a peu d'années, et nous vous rapprocherons de la religion nouvelle, nous l'espérons, en vous faisant sentir ce qu'il y a de commun et de distinct en même temps entre l'enthousiasme libéral, qui, en France, a fini sa mission, et l'enthousiasme Saint-Simonien, qui commence la sienne et qui appelle la société à édifier sur le terrain heureusement déblayé par le libéralisme.

LIBÉRALISME. — SAINT-SIMONISME.

Lorsque Louis XVIII, apparaissant pour la seconde fois au milieu de nous, proclama que la fermentation générale qui agitait les peuples venait des tentatives dirigées contre les pouvoirs de l'ancien régime, que l'ordre et la paix ne pouvaient être obtenus qu'au prix du refoulement des principes révolutionnaires, et que *toutes les puissances se concerteraient désormais pour faire de la légitimité, du droit divin, la loi générale de l'Europe entière* il n'y eut qu'une volonté, qu'une résolution, qu'un cri sourd parmi les hommes hardis, dévoués, qui sympathisaient profondément avec l'œuvre immense accomplie par la révolution, et qui, lassés du joug glorieux, mais despotique de l'empire, avaient salué dans sa chute, le retour aux principes de liberté.

Cette alliance que les rois, dans leur orgueilleuse impiété, avaient nommée sainte, leur parut, ce qu'elle était, une lourde chaîne, au moyen de laquelle ils s'entr'aidaient pour garotter et comprimer tous leurs peuples dans une seule et même captivité. En France, ils virent dans l'envahissement de l'armée, des ambassades, de hautes fonctions par la vieille aristocratie, le retour à la politique corrompue du dernier siècle, oppressive et violente à l'intérieur, à l'extérieur humiliante et débile. Ils virent dans l'empressement de la cour à continuer et à exagérer l'usage que l'empire avait fait des moyens d'ordre du passé d'odieuses entraves, apportées aux travaux et aux progrès des générations nouvelles; et à mesure que les intérêts locaux étaient envahis, méconnus, heurtés, par le progrès continu d'une centralisation rétrograde, à mesure que les tribunaux se peuplaient de créatures du pouvoir, que le monopole de l'université était livré aux jésuites, la presse au bon plaisir des censeurs, les droits politiques à la grande propriété féodale; la haine contre la restauration formulait nettement une croyance politique précise en rassemblant toutes les armes forgées par la révolution; et le libéralisme attirait à lui et ceux qui, espérant beaucoup de l'expérience et de la leçon d'un long exil, étaient restés neutres jusque-là, et la jeunesse surtout, vive, exaltée, libre des souvenirs e des habitudes du passé, et toujours prête à s'abandonner avec une foi entière à toutes les idées généreuses.

Le libéralisme posa donc clairement les principes à l'aide desquels il espérait obtenir le redressement des griefs amoncelés par la restauration.

En face de la sainte alliance, c'est-à-dire en face du principe d'une intervention rétrograde, ne pouvant encore réclamer le principe d'une intervention progressive, il déploya le principe de la non-intervention.

En face de la légitimité des rois il déploya le principe de la souveraineté des peuples. Aux faveurs accordées aux noms et aux titres de la noblesse, il opposa le principe de l'égale admissibilité à tous les emplois.

Il opposa aux perquisitions d'une police ombrageuse la liberté individuelle; à la censure, la liberté de la presse; au monopole universitaire, la liberté de l'enseignement.

La restauration avait ses juges, le libéralisme voulut avoir les siens; il demanda l'application du jury à tous les délits. La restauration avait son armée, le libéralisme voulut avoir la sienne; il demanda la conservation et plus tard le rétablissement des gardes nationales.

En haine d'une centralisation lente, ignorante, despotique, il demanda des institutions communales et départementales qui fissent autant de souverainetés indépendantes, des communes et des départemens. En haine de la concentration des droits de l'électorat et de l'éligibilité aux mains des hommes les plus âgés parmi les grands propriétaires féodaux, il demanda l'abaissement du cens et de l'âge.

Le libéralisme rallia bientôt tout ce qu'il y avait de cœurs généreux en France et hors de France, car la générosité consistait alors à lutter contre le pouvoir; il fut pour eux une passion, une croyance commune, il leur offrit un but commun d'activité, il créa comme une nouvelle fraternité entre ceux qui participèrent de près ou de loin à l'attaque générale, livrée sous mille formes aux débris gothiques derrière lesquels la légitimité royale s'était fortifiée.

Rappelez-vous, Messieurs, les beaux jours du libéralisme! nous étions tous alors animés d'un même enthousiasme; et cet enthousiasme éclatait avec une unité merveilleuse par la presse, la tribune, le théâtre; avec quelle anxiété on s'intéressait aux poursuites dirigées contre de courageux écrivains, contre les membres plus courageux encore des sociétés secrètes! Des tentatives avaient-elles lieu à Naples, à Turin, à Cadix, la répercussion se faisait vivement sentir au milieu de nous; il semblait que les libéraux de tous les pays fussent nos frères, nous apparte-

nions tous à une même grande famille. Alors il n'y avait pas indécision, désaccord entre les chefs et la multitude de ceux qui se faisaient gloire de les suivre. Partout on était sûr de rencontrer les pensées dont on était préoccupé, de voir applaudir aux désirs généreux que l'on manifestait; les arts, les sciences et les larges combinaisons de l'industrie marchaient unies dans une même direction. On vivait d'une vie active, passionnée; on se sentait lutter pour l'avenir de la France, de l'Europe entière, et les attaques multipliées des partisans du passé annonçaient assez l'union, le nombre et la force croissante de ceux contre lesquels ces efforts rétrogrades étaient dirigés. Enfin le libéralisme pénétrait peu à peu si profondément les masses que, malgré la perte d'orateurs et d'écrivains fameux, malgré de nombreux échecs et une lassitude, un engourdissement causés par le redoublement des violences et de la corruption du pouvoir, il suffit d'un jour de délire du droit divin pour qu'il fût rejeté au-delà du détroit, pour que les couleurs libérales se trouvassent arborées comme par enchantement sur toute la France.

Mais après le triomphe, qu'est-il arrivé? Certes ce n'est pas nous qu'on pourrait justement accuser d'exciter de vains regrets, de pousser aux alarmes, d'augmenter le désordre, nous qui venons vous rendre l'espérance et la confiance, en vous enseignant que les sociétés humaines n'ont jamais rebroussé chemin vers le passé, et en vous montrant que le malaise présent n'est que le pénible enfantement à un ordre social plus paisible, plus équitable que tous ceux qui l'ont précédé; nous qui avons consacré notre vie entière à la réalisation de cet ordre nouveau, qui ne reposera pas sur les vieilles croyances, les intérêts égoïstes que les nations nouvelles ont légitimement flétris et repoussés, mais qui sera fondé sur les besoins particuliers à notre époque, qui aura pour but de multiplier sans cesse les jouissances des beaux-arts, les lumières de la sciences, les richesse de l'industrie, en étendant progressivement les travaux qui les créent et le bien-être qu'ils produisent à toutes les classes de la société, afin surtout de tirer de l'abrutissement, de l'ignorance, de la misère où elle gémit, la classe nombreuse qui trouble ou menace incessamment cette tranquillité publique que l'on réclame à tout moment et que l'on tentera vainement d'assurer par d'autres moyens.

A nous donc qui sympathisions naguère encore si vivement avec les libéraux, et qui voudrions leur communiquer aujourd'hui une vie de dévoûment plus active, plus glorieuse que celle dont ils vécurent sous la restauration, à nous de leur demander ce qu'ils ont fait du libéralisme!

La désunion, la discorde sont entrées dans ses rangs et les ont divisés à l'infini. C'est un fait flagrant que tous ressentent douloureusement au fond du cœur, et que manifestent suffisamment les querelles journalières et multipliées de la tribune, de la presse, les troubles des rues et des places publiques. Le triomphe du libéralisme a prouvé que ses nombreux partisans n'étaient unis, associés, que pour renverser l'obstacle que la restauration avait jeté au travers de la marche des sociétés mais qu'ils voulaient tous balayer la place dans un espoir et pour un but différent.

Deux couleurs tranchées distinguent aujourd'hui le vieux libéralisme en deux camps, et ces couleurs ne sont pas deux drapeaux, mais deux voiles transparens au travers desquels l'œil entrevoit mille nuances diverses qui attestent la multiplicité des divisions intestines. Les uns veulent perpétuer, après la victoire, les sentimens de méfiance et d'opposition qui les firent triompher. Ils sont parvenus à superposer la souveraineté du peuple au droit divin des rois; ils ont obtenu la reconstitution des gardes nationales, l'application du jury aux délits de la presse, l'abaissement de l'âge et du cens pour les droits politiques, et ils croient que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de continuer à revendiquer les institutions populaires qui n'ont pas été réalisées, sans s'apercevoir que leur enthousiasme s'est déjà changé en tiédeur; que leur division, leur faiblesse, se sont accrues en raison même de leurs succès, et que les circonstances nouvelles où la défaite de l'émigration et du clergé ont élevé la France indiquent assez qu'un but entièrement nouveau peut seul rallier glorieusement et utilement toutes les sympathies politiques. Ceux-là sont incertains, embarrassés; ils voient leurs anciens adversaires, les partisans du passé, se mêler dans leurs rangs, plus démocrates qu'eux, criant plus haut qu'eux *égalité et liberté;* et n'ayant plus foi dans leur propre bannière, ignorant celle qui doit leur rendre le courage, la confiance, l'enthousiasme, ils s'en prennent par habitude au pouvoir, et lui reprochent stérilement son indécision et ses lenteurs, qu'ils considèrent comme l'expression d'un plan arrêté de rétrogradation, parce qu'ils n'en peuvent découvrir la véritable cause.

Les autres, Messieurs, n'ont vu dans la dernière victoire du libéralisme qu'un moyen de maintenir la France, sauf le changement de dynastie, dans l'état où elle se trouvait avant l'avénement du ministère Polignac. Ceux-là accusent aussi le pouvoir de la fermentation actuelle; mais leurs reproches sont différens. Ce ne sont pas de nouvelles lois qu'ils demandent, mais l'exécution des lois existantes; ils ne poussent pas le pouvoir à être populaire, mais à être *fort*, comme s'il était démontré infailliblement que les troubles ne vinssent que de l'inexécution des lois, que les lois fussent suffisantes pour les faire disparaître, et qu'il ne manquât qu'un déploiement de rigueur et de violence pour que la société fût paisible, heureuse et unie. Ainsi ceux-là ne trouvent d'autres moyens de salut que de se rattacher aux lois et à la violence contre lesquelles la veille encore ils se révoltaient généreusement! mais ces troubles refoulés, écrasés, si vous n'en guérissez point la cause, ils reparaîtront toujours plus inquiétans, plus douloureux; et ce sera comme une plaie vive à laquelle on ne porte pas remède en la

comprimant, en la mutilant, mais qui s'étend sourdement à mesure qu'on l'irrite, et finit par faire du corps social tout entier une ulcère.

Et au milieu de ces deux partis le pouvoir, tiraillé, ballotté, prêtant l'oreille tantôt à ceux qui lui rappellent son origine et s'efforcent de le pousser dans les voies démocratiques, tantôt à ceux qui s'attachent à lui pour l'effrayer de leur propre épouvante, et lui montrer qu'en suivant cette direction il va glisser de chute en chute dans un abîme; le pouvoir, inquiet, incertain, ne se concevant point de mission qui lui soit propre, n'ayant ni le désir ni la puissance de satisfaire à ce qu'il y a de légitime dans les sentimens et les intérêts divers des partis, d'intervenir largement entre eux et de les gouverner en les passionnant pour un but qui allume l'enthousiasme des uns, sans exciter la terreur des autres; le pouvoir ne sait où se prendre : essayant tour à tour des doctrinaires et des libéraux, changeant sans cesse de volonté et de langage, il oscille perpétuellement, sans pouvoir se cramponner à rien de solide, et par l'incertitude, l'embarras croissant qu'il éprouve, il augmente encore la fermentation et le malaise général des partis dont il est entouré.

Eh bien! Messieurs, c'est au milieu de ces débris de la restauration à l'agonie et du libéralisme en décadence, au milieu de ces mille pavillons, que chacun s'est fait des lambeaux arrachés au drapeau libéral, au milieu de cette incertitude et de ce découragement universels, que nous venons planter une nouvelle bannière politique, ranimer la confiance et le courage, rétablir l'ordre, et unir toutes les forces morales, intellectuelles et matérielles divisées, vers un but plus noble, plus bienfaisant qu'aucun de ceux que les sociétés ont poursuivi jusqu'à ce jour, but nouveau vers lequel elles peuvent enfin se diriger rapidement, grâce à la lutte qu'a soutenue le libéralisme, et au triomphe qu'il a obtenu.

Nous entrons dans les querelles politiques du jour; nous nous plaçons entre tous les partis, et nous leur disons :

Les divisions établies jusqu'à ce jour pour exprimer les opinions rétrogrades et les opinions progressives, les intérêts du passé et les intérêts de l'avenir, sont désormais vagues et insuffisantes.

La question n'est plus entre les absolutistes et les libéraux, les aristocrates et les démocrates, les riches et les pauvres. La question vitale, dont la solution peut seule rétablir l'ordre et guérir le malaise de la société, est entre *les oisifs et les travailleurs.*

Toute la politique doit consister à diminuer l'importance des oisifs et à augmenter celle des travailleurs; à rendre le travail de plus en plus facile, honorable, productif, et l'oisiveté difficile, honteuse et appauvrissante. Elle doit rendre le sort des travailleurs de plus en plus assuré, et celui des oisifs de plus en plus précaire.

La politique doit favoriser, aider la tendance des travailleurs à s'associer; elle doit considérer que la grande affaire sociale, c'est le progrès des beaux-arts, de la science et de l'industrie qui sont les seules sources de l'accroissement du bien-être moral, intellectuel et physique, tant public que privé; que les lois, ne devant avoir d'autre but que le progrès des beaux-arts, des sciences et des divers industries, et l'amélioration du sort des travailleurs, le soin de faire les lois ou de choisir ceux qui les font, doit être confié aux hommes les plus distingués par des travaux de beaux-arts, de science et d'industrie, et non par la possession d'une propriété grande ou petite; c'est-à-dire que les seuls chefs politiques de la société doivent être désormais les directeurs des trois grands ordres de travaux par lesquels elle prospère.

La politique doit proclamer que le précepte moral de *l'égalité des droits et des devoirs* n'exerce plus une influence progressive suffisante pour que tous les efforts généreux continuent de le propager; que le précepte moral de notre époque, qui peut seul désormais exercer une influence libérale sur les opinions et les intérêts divers, est : LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ ET LA RÉTRIBUTION SELON SES ŒUVRES.

Il faut donc que les hommes qui veulent le plus sincèrement l'ordre et le bien-être de la société proclament ce nouveau précepte, et le fasse résonner dans le cœur de tous, afin que la considération s'attache à chacun en raison de son dévoûment, de son enthousiasme pour LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ ET LA RÉTRIBUTION SELON LES ŒUVRES, et de sa puissance, de son habileté à les faire progressivement prévaloir par l'éducation et la législation dans toutes les relations sociales, dans tous les ordres de travaux. Il faut que l'opinion publique n'ait plus d'autre but que de faire arriver au pouvoir les hommes qu'elle aura reconnus les plus capables d'étendre et de resserrer, par les enseignemens de la religion et des beaux-arts, les sympathies qui doivent unir les hommes; les plus capables d'étendre par la science les lumières qui doivent éclairer leurs professions diverses, et d'accroître enfin leurs richesses par les progrès constans de l'industrie.

Ce sont là, Messieurs, des principes clairs, positifs, équitables, qui reposent sur la classification que réclame l'état réel de la société de nos jours, et qui sont de nature à saisir les esprits éclairés; ils offrent un but d'activité fécond à tous ceux qui poursuivent, dans toutes les directions, l'amélioration des hommes et des peuples.

Partout, en effet, vous retrouvez en présence les intérêts de l'*oisiveté* et du TRAVAIL. — Prenons pour exemples les relations des peuples et des classes qui les composent : la politique extérieure et la politique intérieure.

Vous avez deux droits des gens et deux diplomaties. L'une représente l'oisiveté des cours, les préjugés et les antipathies de la noblesse européenne, les intérêts des capitalistes, des propriétaires, et les prétentions du droit divin; en un mot l'*ancien ordre*, fondé sur le HASARD DE LA naissance. L'autre représente les intérêts des travailleurs, c'est-à-dire l'*ordre nouveau*, fondé sur la CAPACITÉ. Celle-ci n'est pas dirigée, combinée; elle ne se manifeste encore que par l'influence européenne des poètes, des artistes, des publicistes, des économistes, commerçans et banquiers de tous les pays, mais elle tend à devenir officielle et sociale, à mesure que la France et les peuples qui l'environnent seront suffisamment convaincus que l'amélioration progressive du sort des travailleurs est l'intérêt général de la politique.

Vous avez deux législations, celle des travailleurs qui est le code commercial, et celle des propriétaires, des oisifs, qui est le code civil, et partant deux juridictions, les tribunaux du travail et les tribunaux de l'oisiveté. La première législation est la représentation, l'expression

des intérêts modifiés et abâtardis de la conquête féodale; la seconde est la représentation, l'expression des intérêts des classes qui se sont successivement affranchies par le travail de l'exploitation féodale de la conquête.

Celle-ci favorise le plus possible l'acquisition par le travail, en facilitant et protégeant les transactions par les formes de procédure les plus claires et les plus brèves. L'autre législation n'éprouve aucune sympathie pour ceux qui s'efforcent et méritent d'acquérir par leurs travaux; elle ne s'occupe que de maintenir opiniatrément la faculté de pouvoir conserver sans rien faire ce que l'on possède, et elle entrave en conséquence la transmission des immeubles par une effroyable multitude de formalités, de lenteurs et de frais.

Cette dernière législation et la juridiction qu'elle entraîne tendent évidemment à disparaître, et les lois et les tribunaux du travail, en s'améliorant, doivent leur succéder entièrement et réglementer, juger peu à peu tous les intérêts matériels. Nous pourrions passer ainsi en revue toutes les positions sociales, et vous montrer, dans toutes, l'*oisiveté* et le TRAVAIL en présence, l'HÉRÉDITÉ aux prises avec la *capacité*.

Les nouveaux principes que nous proclamons sont donc l'expression des besoins, des souffrances sociales et leur remède; ils ne choquent ni l'équité, ni la raison, ni l'intérêt public; ils constituent au contraire la seule politique qui soit aujourd'hui équitable, raisonnable et vraiment utile.

C'est donc à juste titre que nous nous présentons à vous avec confiance, nous efforçant de vous communiquer nos convictions et de vous déterminer à unir vos efforts aux nôtres, pour l'accomplissement de l'œuvre immense que nous avons entreprise.

Et voyez, Messieurs, si parmi nous vous avez rien à regretter de la générosité, de l'activité, des joies qui signalèrent les beaux jours du libéralisme.

Alors vous ne connaissiez les classes souffrantes que sous le nom de peuple, et vous travailliez à lui rendre ce que vous appeliez les droits imprescriptibles de l'homme, à lui donner plus de liberté.

Et maintenant n'est il pas meilleur et plus beau de préparer son entier affranchissement, d'étendre jusqu'à l'éducation de son enfance, jusqu'aux labeurs de sa virilité, jusqu'au repos de ses vieux jour, la prévoyance et la sollicitude sociale et de le rendre véritablement *admissible* à TOUTES LES PROFESSIONS.

Vous vous efforciez de détruire les préjugés de la noblesse, de superposer les droits du mérite *parvenu* à la faveur attachée aux noms et aux titres. N'est-il pas plus glorieux aujourd'hui d'accomplir définitivement la tâche que le libéralisme ne pouvait entreprendre, de travailler à la disparution des priviléges de l'oisiveté qui constitue la plus lourde et la plus humiliante des noblesses, de secourir non-seulement le mérite du petit nombre qui peut se faire jour à travers les obstacles de toute nature que la fatalité de la naissance et la lutte acharnée de la concurrence opposent à son développement, mais tous les genres de mérite sans exception, en travaillant à l'établissement d'un ordre social qui leur assure l'éducation, le travail et la retraite.

Le libéralisme, timide dans sa manifestation, ne vous offrait que des occasions non suivies et incomplètes de faire éclater et de communiquer les sentimens généreux qui vous animaient. Voici que toutes les voies de la propagation vous sont ouvertes : brochures, journaux, enseignemens et prédications, missions! Ce n'est plus une parole de guerre que vous avez à faire entendre, mais une parole d'union et de paix, et pour le salut des peuples et de ceux qui les gouvernent, elle ne peut assez retentir à leurs oreilles.

Enfin Paris fut le centre du libéralisme, le foyer d'où partaient l'espérance, le courage, l'impulsion donnée à tous les libéraux européens.

Eh bien! ne voulez-vous point faire aujourd'hui de Paris le foyer d'où parte, pour les travailleurs d'Europe, le signal de leur entier affranchissement et le haut enseignement religieux qui leur apprendra à diriger leurs efforts pour se constituer en une seule famille?

Ah! les temps ne peuvent être éloignés où Paris tout entier sera doucement ému du retentissement de la parole Saint-Simonienne, ou la foule se pressera dans nos temples pour recevoir les nouvelles espérances dont elle a soif, pour entendre le récit des progrès de l'association pacifique parmi les travailleurs des nations qui nous avoisinent; les temps ne peuvent être éloignés où la France s'appuyant sur cette fraternité nouvelle, donnant une même direction à toutes les forces isolées dans son sein, pourra lever religieusement la tête et imposer sa politique pacifique et généreuse à toutes les royautés et aristocraties militiaires.

Eh bien! Messieurs, ce but n'offre-t-il pas un aliment assez glorieux, assez positif à vos sympathies? Ne vous passionnerez-vous pas encore plus pour l'affranchissement et l'association des travailleurs, que vous ne l'avez fait pour le renversement d'une race débile? Hésiterez-vous à partager nos efforts quand toutes les douleurs du présent vous attestent que c'est parce que cet affranchissement et cette association n'existent pas, que tant de bouleversemens affligent l'industrie, et que les tendances généreuses des peuples sont méconnues et étouffées violemment. Hésiterez-vous quand l'Angleterre pèse de tout son poids sur l'Irlande, quand l'Autriche menace l'Italie, quand le Portugal et l'Espagne déchirent leurs propres entrailles, quand le colosse du Nord dévore sa proie!

Oui, Messieurs, vous viendrez à nous, comme nous sommes venus à vous, nous en avons la sainte assurance. Vous viendrez, car chaque jour nous rapproche. Chaque jour vous révèle l'impuissance complète des divers partis qui divisent la société à découvrir les causes du malaise et de la fermentation continuelle dont elle s'afflige; chaque événement nouveau est une preuve palpitante du profond besoin qu'elle éprouve de la religion que nous vous enseignons.

Nous l'enseignons aux travailleurs et aux oisifs, car ils ont aussi quelque chose à apprendre ces oisifs qui manifestent si haut leur noble indignation quand la morale publique et la paix sont troublées, qui rougissent, qui se reprochent leur mansuétude et s'excitent à la sévérité.

Pour eux, le présent et l'avenir sont assurés, ils ne sont point dans des transes continuelles sur la destinée de leurs femmes et de leurs enfans, il leur est permis de jouir des douces sympathies de la famille; l'éducation a développé

leur intelligence et leur a donné des mœurs élégantes et polies, leurs sens se rassasient des jouissances des beaux-arts, ils profitent de toutes les découvertes, de tout ce qui se produit de neuf et grand. Oh! oui, ils ont quelque chose à apprendre.

Il faut qu'ils apprennent que ceux dont les désordres troublent leur quiétude, que ceux-là n'ont ni avenir, ni présent qui soient assurés, que l'éducation n'a point éclairé leur esprit ni poli et adouci leurs mœurs, que leur cœur n'a point été initié aux tendres affections, ni leurs sens aux délices des beaux-arts; qu'ils végètent avec leurs femmes et leurs enfans au jour le jour, dans un cercle rétréci où ils souffrent toutes les privations, toutes les incertitudes, et où la rudesse de leurs passions, leur misère, leur ignorance, les poussent à manifester violemment leurs douleurs.

Il faut qu'ils apprennent, non pas à trembler et à s'irriter ensuite devant la classe la plus pauvre, la plus nombreuse des travailleurs, non pas à l'imiter dans ses violences; mais à l'élever à eux. Il faut leur apprendre à bénir les progrès des générations passées, qui sont parvenues, par leurs travaux opiniâtres, à créer tant de richesses morales, intellectuelles et matérielles, en leur montrant que pour ne pas dégénérer de leurs pères, ils doivent appliquer, dès aujourd'hui, tous leurs efforts à les étendre jusqu'aux dernières classes de travailleurs subalternes, sur qui a porté jusqu'à ce jour le fardeau de la production. Il faut les déterminer à concourir de tout leur pouvoir à la réhabilition de ces classes nombreuses, en les associant au bénéfice et à la gloire du travail, comme ils le sont déjà à la fatigue, en les admettant au partage d'une éducation large et généreuse, où les mœurs et les habitudes de ces classes nombreuses soient anoblies et adoucies.

Qu'ils se consacrent franchement à cette œuvre sublime, et alors leur *inquiétude* se changera en SÉCURITÉ. D'*oisifs* qu'ils étaient ils deviendront TRAVAILLEURS, et les plus utiles, les plus productifs de tous les travailleurs.

Voilà la politique Saint-Simonienne : elle fait voir clairement que le malaise social vient du *mauvais classement* des individus qui la composent, de la prépondérance des *oisifs*, et de la lutte acharnée de la *concurrence*; elle fait voir que c'est là le principe de l'état d'*immoralité*, *d'ignorance et de misère* DE LA CLASSE LA PLUS NOMBREUSE. Qu'il est temps de la guérir de cette lèpre HÉRÉDITAIRE; que c'est seulement parce que les forces de la société se dispersent stérilement et au hasard, que cette classe nombreuse souffre et s'agite, et que du moment qu'elle sentira la société commencer à la moraliser, à l'instruire, à pourvoir à ses travaux et à son bien-être, elle aimera l'ordre, et les troubles cesseront d'eux-mêmes. Et combien cette éducation, cette transformation ne sera-t-elle pas facile en France, où la classe la plus nombreuse et la plus pauvre touche déjà de si près, comme sa conduite de juillet l'a assez prouvé, à l'initiation définitive que nous demandons pour elle.

Telle est la politique Saint-Simonienne, et elle se distingue glorieusement du libéralisme en ceci : c'est qu'elle ne propage pas dans la société la haine, la colère, la défiance; elle ne vient pas réduire en poudre, c'est chose faite maintenant, les débris de la société théologique et féodale; elle vient FONDER LA SOCIÉTÉ DES TRAVAILLEURS PACIFIQUES DES BEAUX-ARTS, DE LA SCIENCE ET DE L'INDUSTRIE; elle n'est pas née pour faire de l'opposition; sa mission est plus élevée et plus magnifique; ELLE EST NÉE POUR ENSEIGNER ET CONVERTIR TOUT LE MONDE.

Aujourd'hui, Messieurs, vous gémissez de l'agitation au milieu de laquelle vous vivez, des atteintes chaque jour portées à l'ordre public et qui le menacent sans cesse : vous demandez la paix; vous voulez un gouvernement fort et qui soit obéi.

Comprenez donc que ce ne peut être dans aucune des doctrines et des institutions du passé, non plus dans celle de l'ancien régime que dans les divers combinaisons du libéralisme que vous trouverez un terme aux maux qui vous affligent, et le moyen d'arriver à l'objet de vos vœux.

Comprenez enfin qu'il n'y a pas de gouvernement possible là où il n'y a pas de but marqué à la société, là où tous les sentimens, toutes les opinions, tous les intérêts sont en complète divergence.

C'est donc un but nouveau qu'il vous faut concevoir, un but qui puisse rallier toutes vos sympathies, toutes vos opinions, tous vos intérêts.

Ce but nous vous l'avons montré, et nous avons cherché aujourd'hui à vous le faire aimer, en réveillant en vous les souvenirs d'un dévoûment récent. Hâtez-vous, Messieurs, d'unir vos efforts aux efforts de ceux qui poursuivent déjà cette œuvre sublime.

Tous les matériaux pour l'accomplir sont préparés.

La science a fait assez de progrès pour qu'il soit possible d'étendre à tous les hommes une éducation large, libérale, généreuse; les procédés sont assez simplifiés pour mettre à la portée de chacun ces élémens qui permettent de s'intéresser aux travaux accomplis par tous.

L'industrie est assez développée pour que l'on puisse multiplier les richesses, et pourvoir à ce qu'il n'y ait plus de travailleurs dans la misère.

Que manque-t-il donc? — Un désir, un amour nouveau qui inspire à tous les hommes, sans exception, le besoin d'employer ce qu'ils ont de puissances morales, intellectuelles ou matérielles à l'accomplissement de cette immense et sublime entreprise. Un amour qui révèle aux hommes que désormais les arts, la science et l'industrie doivent être dirigées vers l'amélioration de la classe la plus nombreuse, qui est abrutie, ignorante, misérable; un amour qui se place entre les rois et les peuples, entre les oisifs et les travailleurs.

UNE RELIGION, EN UN MOT QUI PROCLAME L'ASSOCIATION UNIVERSELLE, LE CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, LA RÉTRIBUTION SELON LES ŒUVRES, ET QUI INTRODUISE CETTE NOUVELLE MORALE DANS LA POLITIQUE.

Cette RELIGION, Messieurs, dont la destinée est d'achever de si grandes choses, est la religion que nous vous enseignons!